sainte, disent-ils, rapporte simplement ces deux événements : 1° que « au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, » et 2° que, dans un temps postérieur, Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » Mais l'Écriture sainte ne nous dit point combien de temps s'écoula entre ces deux grands actes de la toute-puissance divine. Il ne nous a point été révélé si cet intervalle fut d'un seul jour ou d'un million d'années (1). D'autres, au contraire, par exemple Pianciani, préfèrent admettre que chacun des six jours a été une période d'une durée indéterminée. Alors, entre le commencement du monde et la création de l'homme, l'histoire de la terre compterait six grands âges, dont chacun aurait correspondu à une nouvelle manifestation de la puissance divine par la création de nouveaux êtres vivants. Ces écrivains pensent même qu'il existe une analogie véritable entre les actes successifs de la création rapportés dans la Genèse et le développement graduel de la vie organique manifesté dans les grandes époques géologiques.

Il nous semble que l'on peut fort bien admettre l'un ou l'autre de ces systèmes, ou tous les deux à la fois, sans faire nullement violence au texte de l'écrivain inspiré, et pour le dire en passant, c'est l'opinion à laquelle le cardinal Wiseman paraît s'être attaché, il y a trente ans, dans ses *Discours sur les rapports des sciences avec la religion*. Nous maintenons donc, en premier lieu, qu'il n'y a rien dans le récit de Moïse, lorsqu'on l'examine avec soin, qui soit en désaccord avec l'hypothèse d'un intervalle illimité entre la création du monde et l'œuvre des six jours. En second lieu, nous prétendons que l'on peut parfaitement, sans s'écarter des règles d'interprétation de la sainte

(1) Voir sur cette opinion la note I, fin du volume.

Écriture, considérer les jours de la création comme de longues périodes.

Quelques-uns de nos lecteurs trouveront peut-être que la voie dans laquelle nous nous aventurons est une voie dangereuse. Ils ont pu s'accoutumer pendant toute leur vie à ne voir l'histoire de la création qu'à travers les idées qui régnaient communément avant les découvertes géologiques, et par suite d'une longue habitude, ils en sont venus à considérer leur propre interprétation avec presque autant de respect que le texte sacré lui-même. De telles personnes seront naturellement disposées à ne voir notre entreprise qu'avec soupçon et défaveur. Elles croiront que nous nous rendons coupables d'un manque de respect envers la sainte Écriture en cherchant à modifier nos opinions relativement à son interprétation, par déférence pour les données des sciences physiques, et elles seront tentées de nous accuser de mettre en parallèle les vaines interprétations des hommes avec la parole de Dieu lui-même.

A un tel genre d'objection nous répondons que nous ne pouvons être coupable d'irrévérence envers la sainte Écriture, lorsque nous ne faisons que nous efforcer, avec toute la soumission qui est due à l'autorité de l'Église, de découvrir la véritable signification d'un passage obscur et difficile, sur lequel l'Église ne s'est jamais prononcée d'une façon définitive. On ne peut non plus nous accuser de traiter légèrement la parole de Dieu, lorsque nous nous efforçons de défendre son infaillible véracité contre les assauts des écrivains infidèles. D'ailleurs, nous pourrions ajouter que s'il est dangereux de modifier l'interprétation reçue de certains passages de l'Écriture, lorsque le progrès des sciences permet de voir les phénomènes physiques

sous un nouveau jour, il l'est beaucoup plus de persister à attribuer à l'Écriture une doctrine qui, dans quelque temps, pourra être reconnue d'une fausseté si évidente que la contradiction ne sera même plus possible.

Ces sentiments ne nous appartiennent pas exclusivement. Nous les empruntons, en grande partie, à un illustre docteur de l'Église, et nous sommes heureux, avant d'entrer dans la discussion, de pouvoir abriter nos humbles efforts sous l'autorité de ce nom vénérable. Il y a aujourd'hui plus de quatorze siècles et demi que saint Augustin exposa, dans un traité de douze livres, l'interprétation littérale de la Genèse. Vers la fin du premier livre, il s'étend longuement sur la difficulté de son entreprise et sur la diversité des interprétations qui existaient déjà de son temps. De là, il prend occasion d'avertir ses lecteurs que « si nous trouvons dans les divines Écritures quelque chose qui puisse être interprété de diverses manières, sans nulle injure pour la foi, il faut se garder de s'attacher témérairement, par une assertion positive, à l'une ou à l'autre de ces opinions; car, si plus tard l'opinion que nous avons adoptée venait à être reconnue fausse, notre foi serait exposée à crouler avec elle. On verrait alors que notre zèle avait moins pour objet la doctrine de l'Écriture sainte que la nôtre, et que nos efforts tendaient à faire de notre doctrine celle de l'Écriture, au lieu de prendre la doctrine de l'Écriture pour en faire la nôtre (1). » Et un peu plus loin il expose de nouveau l'imprudence d'un tel procédé en termes qui s'appliquent tout particulièrement à notre sujet :

« Il arrive souvent que celui qui n'est pas chrétien a des

(1) Appendice I.

notions certaines, appuyées sur l'expérience ou sur des preuves incontestables, au sujet de la terre, des cieux et des autres éléments de ce monde, au sujet du mouvement et des révolutions, de la grandeur et de la distance des étoiles, des éclipses de soleil et de lune, du cours des années et des saisons, de la nature des animaux, des plantes et des minéraux, et d'autres choses de ce genre. Or, c'est une chose déplorable, honteuse et qu'il faut avoir soin d'éviter, qu'un chrétien, qui traite de tels sujets sans les connaître, ose s'appuyer sur l'autorité de l'Écriture, lorsque l'infidèle qui l'entend et qui comprend l'extravagance de son erreur a peine à ne pas rire. Et le grand malheur, ce n'est pas que cet homme soit tourné en ridicule pour ses erreurs, c'est que nos auteurs sacrés passent pour avoir enseigné ces erreurs, et que dès lors ils soient condamnés comme ignorants et mis de côté, au grand détriment de ceux dont le salut nous est confié. Car lorsqu'ils entendent un chrétien affirmer des erreurs sur des sujets qui leur sont très familiers, et qu'ils le voient renforcer son opinion sans fondement par l'autorité de nos Livres saints, comment auraient-ils confiance en ces Livres, au sujet de la résurrection des morts, de l'espoir d'une vie éternelle et du royaume des cieux, eux qui les considèrent comme erronés sur des choses qu'ils connaissent par expérience ou par des arguments invincibles ? On ne saurait dire combien ces hommes téméraires et présomptueux causent de peine et de mal à leurs frères lorsque, accusés de soutenir une opinion fausse et perverse par ceux qui n'acceptent point l'autorité de nos Livres saints, ils essaient néanmoins de défendre, par ces mêmes Livres, ce qu'ils ont si légèrement et si faussement avancé, citant même quelquefois de mémoire ce qu'ils croient convenir à leur dessein, et proférant bien des mots

sans bien comprendre ce qu'ils disent ni ce dont il s'agit (1).

Quelques siècles plus tard, saint Thomas, la grande lumière de l'école, s'arrête à cette sage considération de saint Augustin, qu'il applique aux circonstances de son temps. Écrivant sur l'œuvre du second jour, il dit que « dans des questions de ce genre, il y a deux choses à observer. Premièrement, la vérité de l'Écriture doit être inviolablement maintenue. Secondement, lorsque l'Écriture admet diverses interprétations, nous ne devons nous attacher à aucune avec une telle opiniâtreté que, si sa fausseté venait à être démontrée, nous persistions néanmoins à la considérer comme le sens véritable de l'Écriture; de peur d'exposer par là le texte sacré à la dérision des infidèles et de les écarter de la voie du salut (2). »

Sous le patronage de ces deux illustres saints et docteurs, nous n'hésitons pas à marcher dans la voie dans laquelle nous nous sommes engagé, c'est-à-dire à tenter de concilier le récit inspiré de la création avec la doctrine de l'ancienneté de la terre telle qu'elle est établie par les défenseurs de la géologie. Qu'on n'oublie pas cependant que nous n'entreprenons point de prouver l'extrême ancienneté de la terre par le langage de l'Écriture, mais seulement de faire voir que l'Écriture fait de l'âge de la terre une question parfaitement libre. Les géologues prétendent que notre globe a existé pendant des centaines de milliers, peut-être des millions d'années; notre intention est de montrer que tout en maintenant cette opinion, ils peuvent néanmoins accepter la vérité historique du récit biblique.

Comme nous l'avons déjà dit, il y a deux points à discuter.

(1) Appendice II.
(2) Appendice III.

D'abord, pouvons-nous admettre qu'un intervalle d'une durée indéterminée se soit écoulé entre la création du monde et l'œuvre des six jours? Secondement, peut-on supposer que ces jours soient de longues périodes? Nous examinerons successivement ces deux questions avec toute l'impartialité désirable : si nous ne réussissons pas à porter la conviction dans les esprits, nous espérons au moins justifier notre droit à la tolérance.